

MARILYNNE ROBINSON

Lila

roman traduit de l'américain
par Simon Baril

ACTES SUD

à l'IOWA

L'enfant était là, sous l'auvent, recroquevillée dans l'obscurité pour se protéger du froid, presque endormie après avoir pleuré toutes les larmes de son corps. Même si elle avait eu la force de continuer à brailler, les autres ne l'auraient pas entendue, et c'était sans doute mieux pour elle. Quelqu'un avait crié : Faites taire cette fichue môme ou c'est moi qui m'en chargerai ! Alors une femme l'avait saisie par le bras, tirée de sous la table et poussée dehors avant de claquer la porte tandis que les chats se réfugiaient sous la maison. Comme parfois elle les prenait par la queue, ils ne la laissaient plus s'approcher d'eux. Ses bras n'étaient que griffures et ces griffures lui faisaient mal. Elle avait rampé sous la maison et réussi à attraper un chat mais, plus elle le serrait, plus il se débattait, et elle avait dû le lâcher car il avait fini par la mordre. Pourquoi t'arrêtes pas de cogner contre la portemoustiquaire ? Personne va plus vouloir de toi ici si tu te comportes comme ça ! Et puis la porte s'était refermée et, au bout d'un moment, la nuit était tombée. Épuisés par leurs disputes, les gens à l'intérieur avaient fait silence, et la nuit s'était installée. L'enfant avait peur sous la maison, et aussi sous l'auvent, mais, si elle restait près de la porte, celle-ci s'ouvrirait

peut-être. Malgré la lune qui l'observait et les bruits de la forêt, elle dormait presque lorsque Doll avait remonté le chemin et l'avait trouvée là, malheureuse comme tout, l'avait prise dans ses bras et enveloppée dans son châle, avant de soupirer : "Ah. On a nulle part où aller. Mais où est-ce qu'on va aller ?"

S'il y avait bien quelqu'un que l'enfant détestait encore plus que les autres, c'était Doll. Elle était toujours en train de lui frotter le visage avec un chiffon humide ou d'essayer de lui démêler les cheveux avec un peigne cassé. La plupart des nuits, Doll couchait dans cette maison – contre un peu de ménage, peut-être. En tout cas, c'était bien la seule à prendre la peine de passer un coup de balai, tout en maugréant : Quelle fichue perte de temps, oui ! tandis qu'une voix rétorquait : Alors laisse ça, bon Dieu ! Des gens dormaient quelquefois à même le sol, sous un fatras de vieux édredons et de sacs en toile de jute. D'un jour à l'autre, on ne savait pas sur qui on allait tomber.

En général, quand l'enfant restait sous la table, les gens l'oubliaient. La table avait été poussée dans un coin et, pour peu qu'elle se tienne tranquille, ils ne se donnaient pas la peine de se baisser pour la chasser. Lorsque Doll arrivait le soir, elle s'agenouillait et la couvrait de son châle ; mais elle repartait à une heure si matinale que l'enfant, brusquement découverte, sentant encore davantage le froid, remuait et pestait dans son sommeil. Néanmoins, à son réveil, elle trouvait des biscuits de mer, une pomme ou quelque chose d'autre laissé pour elle à côté d'une tasse remplie d'eau. Un jour, elle avait eu droit à une sorte de jouet. Ce n'était qu'un marron enroulé dans un morceau de tissu, entouré d'un fil, avec deux nœuds

en bas et deux autres sur les côtés en guise de pieds et de mains. L'enfant chuchotait à sa poupée, et la glissait sous sa chemise pour dormir.

Cette époque-là, jamais Lila n'en parlait à personne. Elle savait à quel point cela paraîtrait triste, alors que non, ça ne l'était pas, pas vraiment. Doll l'avait prise dans ses bras et enveloppée dans son châle. "Allez, chut, tais-toi maintenant, ou tu vas réveiller les gens." Elle cala l'enfant contre sa hanche et l'emporta à l'intérieur de la maison, avançant dans la pénombre aussi précautionneusement et silencieusement que possible jusqu'à ce qu'elle trouve le ballot qu'elle rangeait dans son coin, après quoi elles ressortirent, descendant les marches pour pénétrer à nouveau dans l'obscurité froide, quittant l'odeur rance de la maison endormie pour le vent et les bruits d'arbres de la nuit. La lune avait disparu et il pleuvait, des gouttes si fines qu'elles chatouillaient à peine la peau. L'enfant avait quatre ou cinq ans et de longues jambes ; Doll ne parvenait pas à la garder entièrement couverte mais, de ses grosses mains rugueuses, elle lui frictionnait les mollets tout en essuyant l'eau sur ses joues et ses cheveux. "Je sais pas ce que je suis en train de faire, murmura-t-elle. J'y ai jamais vraiment réfléchi. Ou peut-être que si. J'en sais rien. Sans doute que oui. Ce qui est sûr c'est que j'ai mal choisi ma nuit." Retroussant son tablier pour protéger les jambes de l'enfant, elle l'emporta au-delà de la clairière. Peut-être que derrière elles la porte de la maison s'était ouverte, peut-être qu'une femme les avait interpellées : Mais où tu vas, avec cette petite ? Et peut-être qu'au bout d'une minute la femme avait refermé la porte, estimant avoir fait son devoir. "Bon, chuchota Doll, on verra bien."

La route n'était guère qu'un sentier, mais Doll l'avait si souvent parcourue dans l'obscurité qu'elle enjambait les racines et contournait les fondrières sans jamais hésiter ni trébucher. Elle était capable de marcher à vive allure dans le noir le plus complet. Et elle était suffisamment robuste pour que même un fardeau aussi encombrant qu'une enfant tout en jambes puisse presque demeurer endormie dans ses bras. Lila savait que cela n'avait pas pu se passer comme dans son souvenir, c'est-à-dire comme si le vent l'emportait, avec des bras autour d'elle pour la rassurer et un chuchotement dans son oreille pour lui rappeler qu'elle n'était pas seule. "Il faut que je trouve un endroit où te poser, disait le murmure. Quelque part où c'est sec." Maintenant elles étaient assises par terre, sur des aiguilles de pin, Doll adossée à un arbre et l'enfant recroquevillée sur ses genoux, contre sa poitrine, entendant le battement de son cœur, le sentant. La pluie tombait à verse. De grosses gouttes les éclaboussaient de temps à autre. "J'aurais dû me douter qu'il allait pleuvoir. Et voilà, maintenant tu as de la fièvre." Mais l'enfant restait là, blottie contre Doll, et tout ce qu'elle voulait c'était ne pas bouger, que jamais la pluie ne cesse. Il était possible que Doll soit la femme la plus seule au monde, et elle-même l'enfant la plus seule, et voilà qu'elles étaient là, ensemble, à se tenir chaud sous la pluie.

Quand la pluie cessa, Doll se leva maladroitement, encombrée de l'enfant qu'elle emmitoufla tant bien que mal dans le châle. "Je connais un endroit." La tête de l'enfant basculait régulièrement en arrière, et Doll la redressait pour qu'elle reste couverte. "On y est presque."

C'était encore une petite maison en bois avec un auvent et une cour toute pelée. Un vieux chien noir se leva sur ses pattes avant, puis sur ses pattes arrière, se mit à aboyer et une vieille femme ouvrit la porte. "Y a pas de travail pour toi ici, Doll. Rien à partager."

Doll s'assit sous l'auvent. "Je comptais juste me reposer un peu.

— C'est quoi ce que t'as là ? Où tu l'as trouvée, cette gosse ?

— Peu importe.

— Tu ferais mieux de la ramener là où tu l'as prise.

— Peut-être. Mais ça m'étonnerait que je le fasse.

— Faudrait lui donner quelque chose à manger, au moins."

Doll ne dit mot.

La vieille femme retourna dans la maison et rapporta un reste de pain à la farine de maïs. "J'allais m'occuper de la traite. Autant que vous entriez, pas la peine qu'elle reste dans le froid."

Tenant toujours l'enfant dans ses bras, Doll se posta devant le poêle pour profiter du peu de chaleur dégagée par les braises qui couvaient sous les cendres. "Maintenant chut, lui murmura-t-elle. J'ai quelque chose pour toi. Il faut que tu le manges." Mais l'enfant n'arrivait pas à se sortir de sa torpeur, à garder la tête droite. Alors Doll s'agenouilla et la déposa par terre afin de se libérer les mains, puis arracha quelques petites boulettes de pain de maïs qu'elle glissa une par une dans la bouche de la petite. "Allez, avale."

La vieille femme réapparut avec un seau rempli de lait. "Tout chaud du pis de la vache, dit-elle. Y a rien de mieux pour les gosses." Cette puissante odeur d'herbe, du lait cru dans une tasse en fer-blanc.

Maintenant la tête de l'enfant contre le creux de son bras, Doll le lui fit boire par petites gorgées.

“Au moins elle aura mangé quelque chose, dit la vieille, si tant est qu'elle le garde dans l'estomac. Je vais rajouter du bois dans le feu et on va la laver un peu.”

Lorsqu'il fit plus chaud dans la pièce et que l'eau dans la bouilloire eut tiédi, la vieille la tint debout dans une bassine blanche posée à côté du poêle pendant que Doll la savonnait à l'aide d'un chiffon, frottant un peu plus fort là où les chats l'avaient griffée, où des épines étaient plantées dans ses genoux et à l'endroit où elle avait l'habitude de se mordre la main. L'eau de la bassine était devenue tellement noire qu'elles la jetèrent par la porte et recommencèrent. Tout le corps de l'enfant tremblait à cause du froid et de sa peau qui la brûlait. “Des poux, dit la vieille. Faut lui couper les cheveux.” Munie d'un rasoir, elle se mit à tondre les mèches emmêlées aussi près du crâne de l'enfant qu'elle l'osait : “Elle est aiguisée, ma lame. La petite a intérêt à pas bouger.” Ensuite elles lui savonnèrent et frictionnèrent la tête et, tandis que de l'eau et de la mousse lui dégouлинаient dans les yeux, elle se débattait, criant à pleins poumons, leur hurlant d'aller rôtir en enfer. “Pense à lui apprendre à surveiller son langage”, dit la vieille femme.

Du coin de son tablier, Doll essaya le savon et les larmes sur le visage de l'enfant. “C'est à peu près les seuls mots que je l'ai jamais entendue prononcer. Alors j'ai pas eu le cœur de la gronder.” En découpant des trous dans des sacs de farine pour laisser passer la tête et les bras, elles lui confectionnèrent deux robes encore un peu raides qui exhalèrent l'odeur de la commode ou du placard où avaient été rangés les

sacs, et qui étaient toutes parsemées de petites fleurs, comme le tablier de Doll.

On aurait dit une seule et même longue nuit, mais il y avait sans doute huit jours, voire quinze, qu'elle se balançait sur les genoux de Doll cependant que la vieille femme s'activait autour d'elles.

— T'avais pas déjà assez de soucis comme ça pour embarquer une gamine qui finira de toute façon par te claquer dans les bras.

— Je la laisserai pas mourir.

— Ah bon ? Depuis quand tu décides de quoi que ce soit, toi ?

— Si je l'avais laissée là où elle était, c'est sûr qu'elle serait morte.

— Peut-être que sa famille verra pas les choses pareil. Ils savent que tu l'as prise ? Tu leur diras quoi, quand ils viendront la chercher ? Qu'elle est enterrée quelque part dans les bois ? À côté du carré de pommes de terre ? Comme si j'avais pas assez d'ennuis comme ça...

— Personne va venir, dit Doll.

— T'as sans doute raison. Bon sang, jamais de ma vie j'ai vu une gosse aussi chétive."

Tout en parlant, elle remuait du gruau de maïs et de la mélasse noire dans une casserole. Doll en donnait une ou deux cuillerées à l'enfant, la berçait un peu, puis lui en faisait encore avaler une cuillerée. Toute la nuit elle la berça et la nourrit, avant de s'assoupir, la joue contre le front brûlant de la fillette.

La vieille femme se levait de temps à autre pour rajouter du bois dans le poêle. "C'est bon, elle en garde dans le ventre ?

— Oui, une bonne partie.

— Et de l'eau, elle en boit ?

— Un peu.”

Dès que la vieille s'éloignait, Doll se remettait à chuchoter : “Je t'interdis de me mourir dans les bras. Pas question que j'aie fait tous ces efforts pour rien. Je t'interdis de mourir.” Puis, si bas que l'enfant entendait à peine : “Si tu dois mourir tu mourras. Je sais. Mais je t'ai abritée de la pluie, hein ? Et on a bien chaud ici, non ?”

Au bout d'un moment, la vieille revint près d'elles. “Mets-la dans mon lit, si tu veux. Moi non plus, je dormirai sûrement pas de la nuit.

— Faut que je surveille qu'elle respire bien.

— Laisse-moi la tenir un moment, alors.

— Elle continue à s'accrocher à moi.

— Bon”, fit la vieille femme en allant chercher l'édredon sur son lit pour l'étendre sur elles.

L'enfant entendait battre le cœur de Doll et sentait sa poitrine se gonfler au rythme de sa respiration. Parce qu'elle avait trop chaud, elle tentait de repousser l'édredon et les bras de Doll, sans cesser toutefois de s'agripper à elle, les mains autour de sa nuque.

Elles restèrent chez cette vieille femme plusieurs semaines, un mois peut-être. Il faisait désormais chaud et humide le matin, lorsque Doll l'emmenait dehors, la tenant par la main parce que ses jambes étaient encore trop faibles. Elle la promenait dans la cour, dont la terre, lisse comme de l'argile, lui rafraîchissait la plante des pieds. Allongé au soleil, le museau reposant sur les pattes, le chien ne leur prêtait aucune attention. Quand elle toucha la fourrure chaude et rêche du dos de l'animal, sa main en retint l'odeur âcre. Des poulets se pavanaient

dans le jardin, grattant et picorant le sol. Doll avait entrepris d'aider la vieille femme à planter le potager, alors comment avait-elle fait pour que l'enfant se sente toujours tenue dans les bras ? En tout cas, les fanes des carottes étaient sorties. Doll en déterra une, guère plus épaisse qu'une paille. "C'est doux comme une plume", dit-elle avant de caresser la joue de l'enfant avec la petite touffe de feuilles vertes, puis d'essuyer des doigts la terre collée à la racine. "Tiens. Tu peux la manger."

L'enfant sentait sa gorge se serrer, car elle aurait voulu dire : Je crois que j'ai laissé ma poupée de chiffon à la maison. Oui, je crois que je l'ai oubliée. Elle savait exactement où – sous la table, dans le coin au fond, adossée contre le pied, tranquillement assise. Il aurait suffi de se précipiter à l'intérieur, de prendre la poupée et de décamper tout aussi vite. Avec un peu de chance, personne ne la verrait. Mais si, à son retour, Doll n'était plus là ? De toute façon, elle ne savait pas où était la maison. Sans parler de la forêt à traverser. Ce n'était qu'une vieille poupée de chiffon, toute sale à force d'être traînée partout. Mais ils l'avaient jetée dehors sur les marches avant qu'elle ne puisse la récupérer, et les chats ne l'avaient même pas laissée les toucher, et après Doll était arrivée, elle ne savait pas qu'elles allaient partir, non, ça elle ne l'avait pas compris. Alors elle avait laissé la poupée là-bas. Mais si elle avait su.

Doll prit la main de l'enfant pour la retirer de sa bouche. "Arrête de te mâchonner les doigts tout le temps. Je te l'ai répété cent fois." Un jour, ils lui avaient badigeonné sur la main de la moutarde et du vinaigre qu'elle avait léchés parce que ça brûlait. On lui avait ensuite noué autour des doigts un chiffon

qui était devenu rose quand elle s'était mise à le sucer et que le sang était remonté. "Tiens, t'as qu'à m'aider à arracher les mauvaises herbes. Ça te l'occupera, cette main." Et voici qu'elles étaient à présent accroupies côte à côte sous le soleil, dans l'odeur de la terre et le silence, à arracher toutes les petites pousses qui n'étaient pas des carottes, autant de minuscules feuilles rondes et de racines blanches.

La vieille sortit pour les regarder. "Elle est toute pâlichonne, cette petite. Attention que sa peau brûle pas sinon elle va recommencer à se gratter." Puis, tendant sa main pour que l'enfant la saisisse : "J'ai pensé à « Lila ». J'ai eu une sœur qui s'appelait Lila. Avec un joli prénom, peut-être qu'elle deviendra jolie.

— Peut-être, dit Doll. Peu importe."

Mais le fils de la vieille femme fit son retour, ramenant une épouse, et il n'y avait pas suffisamment de travail à la maison pour que Doll puisse rester. La vieille leur prépara un baluchon contenant le plus de choses possible – tout en sachant que Doll devrait aussi porter l'enfant, qui n'avait pas encore assez de forces pour marcher bien longtemps –, et laissa son fils leur indiquer le chemin menant à la grand-route ou à ce qui en tenait lieu. Quelques jours plus tard, elles tombèrent sur Doane et Marcelle, peut-être parce que Doll les cherchait. Tout le monde disait que Doane avait bonne réputation ; c'était un homme qui avait le sens de l'équité, et qui ne ménageait pas sa peine lorsqu'on lui confiait du boulot. Et il n'y avait pas que Doane, bien sûr. Il y avait Arthur et ses deux garçons, Em et sa fille Mellicie, et aussi Marcelle, la femme de Doane. Ces deux-là étaient un couple marié.